Zeitschrift: Schweizerische Zeitschrift für Geschichte = Revue suisse d'histoire = Rivista storica svizzera

Herausgeber: Schweizerische Gesellschaft für Geschichte

Band: 1 (1951)

Heft: 4

Buchbesprechung: L'agriculture au Moyen âge, de la fin de l'Empire romain au XVIe siècle, avec la collaboration de Raymond Delatouche [Roger Grand]

Autor: Meylan, Ph.

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 07.08.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

dern auch die darin gezeigten Zeichen der Zukunft andeuten. Er suchte mit seiner erzieherischen Art der Geschichtsforschung, wie Burckhardt, zur Bildung des Geistes im Sinn seiner Vorbereitung zu bewußter geschichtlicher Tat beizutragen. Dieser Sinn für die Realität des Geistes, besonders des religiösen Geistes in der Geschichte, konnte freilich in den Jahrzehnten nach Goethes und Hegels Tod bei uns nicht mehr gedeihen, woraus die geringe Beachtung von Bachofens Werk unter Zeitgenossen zum Teil sich erklärt.

In den Zwanzigerjahren unseres Jahrhunderts wurde er neu entdeckt. Mit echter Begeisterung, wenn auch nicht ohne Einseitigkeit und Übertreibungen, wurde in schwungvoller Sprache ein Bild des Mythologen und Neuromantikers, des Sehers verborgener Geschichtsgeheimnisse entworfen. Heute wird demgegenüber wohl mancher eher geneigt sein, den (so wenig wie bei Burckhardt mit einem flachen «Pessimismus» zu verwechselnden) *ethischen Realismus* Bachofens zu schätzen. Er wird dann seine Aufmerksamkeit dem Geschichts- und Sozialphilosophen,wie auch dem zu Unrecht halbvergessenen Rechtsdenker Bachofen zuwenden. Dazu kommt diese kritische Ausgabe eben recht. Die Herausgeber dürfen gewiß sein, daß jeder neue Band mit Spannung erwartet und nicht nur dankbar empfangen, sondern verarbeitet werden wird.

Freiburg i. Br. *Erik Wolf*

ROGER GRAND, *L'agriculture au Moyen âge, de la fin de l'Empire romain au XVIe siècle*, avec la collaboration de Raymond Delatouche. E. de Boccard, Paris 1950 (*L'Agriculture à travers les âges*, t. III). 740 p.

Tandis que, saisie par l'industrialisme, l'humanité se sent entraînée à un rythme qui la ravit ou qui l'effraie vers des destins impénétrables, le miroir que polissent ses historiens lui réfléchit sa propre image d'autrefois, telle que ne l'altéraient pas les siècles. C'est que, immémorialement et jusqu'à des temps tout proches, l'agriculture a été l'assise matérielle de la civilisation. La terre, source de toutes les activités de l'homme, l'enserrait de ses lois et le façonnait à son moule. Rien donc, semble-t-il, ne devrait nous être mieux connu que l'histoire générale des rapports de l'homme avec la terre. En réalité, la nécessité même de cette histoire n'est apparue qu'assez tard et il a fallu d'ailleurs, pour lui frayer la voie, non seulement la récente et indispensable contribution des recherches spéciales, limitées à certains problèmes particuliers ou étroitement localisées, mais aussi le souffle animateur des modernes sciences sociales. D'autant plus faut-il être reconnaissant à la mémoire d'Emile Savoy, le savant homme d'Etat fribourgeois, d'avoir jeté les bases d'une vaste synthèse: *l'Agriculture à travers les âges*. Il en avait écrit l'*Introduction* et il l'avait poussée, dans un autre volume, jusqu'à la fin de l'Empire romain d'Occident, lorsque la mort vint briser sa plume. Nul ne pouvait rendre un plus éclatant hommage à ses

mérites, en continuant pour la période du moyen âge la collection ainsi commencée, que M. Roger Grand, professeur honoraire à l'Ecole des Chartes et membre de l'Académie d'agriculture de France.

«Faire l'étude de l'agriculture au moyen âge», dit M. Grand, «c'est faire l'histoire de la civilisation». Alors en effet que, dans l'antiquité classique, la société s'était concentrée au bénéfice de minorités urbaines sur un fond de populations agricoles passives et soumises, un très lent retour des choses, du IIIe au Xe siècle, va dégager de l'ancien cadre du grand domaine *(villa)* gallo-romain, dans la fusion des éléments latins et germaniques, l'institution maîtresse des temps nouveaux, le «manse», c'est-à-dire le domaine propre où vit et demeure *(manet)* à jamais la famille du paysan: homme libre, colon ou serf. Sur le fond commun de ces familles rustiques, dont le statut tend à s'égaliser et que marque de son sceau la religion chrétienne, s'élèvera la société médiévale. Elle est pour ainsi dire purement terrienne dans ses débuts, entre le IXe et le XIe siècle, période sans fastes, «mais période féconde, pleine d'une vie bouillonnante, où s'amassent au foyer de paysans partout humblement penchés sur la glèbe nourricière, d'immenses réserves d'hommes, de richesses naturelles, de travail et d'énergie». Mais de cette «sourde préparation» elle sortira comme brusquement et de toutes parts, parée de ses villes et de ses cathédrales, ornée de ses universités, dotée de ses grands ordres monastiques, impatiente d'espace dans ses croisades.

«Le caractère dominant du moyen âge sera l'empirisme». Loin de tout système préconçu, la coutume, c'est-à-dire le simple usage éprouvé, s'adaptant avec souplesse à la diversité des conditions locales, sera la souveraine ordonnatrice des relations humaines. C'est elle qui, dans l'exténuement du pouvoir central, sanctionne les rapports hiérarchiques entre le riche propriétaire foncier, qui sera naturellement le noble, le seigneur, parce qu'il a de quoi s'équiper pour la bataille, et l'humble laboureur simplement avide de protection. En mille variantes, elle détermine dans quelles conditions le roturier (celui qui «rompt» le sol) «tient» la terre de son seigneur et comment, de plus en plus, contre une redevance raisonnable, fixe ou proportionnelle, il en devient le maître véritable. Au sein de la seigneurie, elle groupe les foyers en paroisses autour de l'église ou du cimetière et préside à la formation des villages.

La terre qui modèle ainsi la civilisation du moyen âge, le lecteur la voit resurgir dans la variété de ses aspects et de ses utilités. Frontière par excellence d'un pays, c'est d'abord, dans le mauvais état et l'insécurité des rares chemins qui la traversent, la grande forêt royale ou seigneuriale, la silve, ouverte selon les mille modalités de la coutume, sauf en ses réserves, à l'usage des gens d'alentour, indispensable pourvoyeuse aussi de la presque totalité des matières premières d'alors, champ d'activité de «tout un peuple de travailleurs et d'usagers, bêtes et gens, qui en faisaient un monde bruissant et animé, infiniment plus vivant qu'aujourd'hui». Cette forêt, on l'avait attaquée, à partir des grandes invasions et à mesure que se repeuplait la

terre, et de même ces zones incultes où étaient en partie retombées les antiques campagnes, vastes landes et marécages où, à demi sauvages, les troupeaux, cochons surtout, trouvaient leur nourriture. Monastères et abbayes s'étaient surpassés dans cette œuvre immense de défrichement et d'assainissement, et non moins dans la mise en valeur méthodique du sol cultivable. Ainsi la propriété paysanne s'était multipliée et avait prospéré. Dans le domaine, c'est la terre arable qui tient de beaucoup la grande place au moyen âge, tandis que les prés, enclos d'habitude et parfois plantés d'arbres, n'ont qu'à fournir le foin nécessaire aux bêtes de travail: bœuf, âne, mulet, cheval.

Si l'on fait abstraction des très récentes innovations dues à la science, le moyen âge connaissait à peu près tous les procédés culturaux et tous les instruments dont use encore notre paysan, mais il n'a guère inventé non plus dans cette technique, étroitement assujettie à la terre et élaborée depuis des millénaires. Une invention pourtant mérite d'être signalée: à partir du Xe ou du XIe siècle, croit-on, et peut-être, pense M. Grand, à l'imitation du traîneau à renne des Lapons, le cheval ne tire plus par son os frontal mais par le collier d'épaules et il devient ainsi capable, attaché seul ou à la file, du labourage profond et du lourd charroi. En revanche, l'économie agricole du moyen âge diffère beaucoup de la nôtre. Jusqu'à la fin du XIe siècle environ, le domaine ne fait guère qu'assurer la subsistance de ceux qui l'habitent et le commerce des produits agricoles, sans être inexistant, reste embryonnaire et soumis à des intermittences. Mais à partir du milieu du Xe siècle, les campagnes, qui regorgent de travailleurs, ne suffisent plus à la consommation sur place d'une production croissante; l'amélioration et la plus grande sécurité des voies de communication favorisent l'exportation que viendra surveiller et taxer, sur le marché urbain, une autorité publique avant tout soucieuse des justes intérêts du consommateur.

Car déjà les villes médiévales sont nées, du ras du sol ou sur l'aire des antiques cités longtemps déchues. Une opinion répandue attribue leur naissance à l'arrivée, au XIe siècle, de trafiquants internationaux. Pour M. Grand, elle eut principalement et d'abord pour causes l'afflux du trop-plein de population rurale et le besoin de débouchés pour une production agricole excédentaire. Et son lecteur n'a vraiment pas de peine à reconnaître avec lui, pour l'ordinaire, dans le banquier ou le pelletier de la ville, l'ancien cultivateur débrouillard qui, de l'étal, du moulin seigneurial ou de la bergerie, s'est hissé jusqu'à son nouvel état. La ville médiévale procèderait donc essentiellement de la campagne et la haute civilisation urbaine du moyen âge ne serait ainsi, en définitive, que l'épi formé sur la tige agreste. N'oublions pas d'ailleurs qu'au commencement du XIVe siècle encore, sur les vingt-deux millions d'habitants que pouvait contenir le territoire de la France actuelle, moins d'un dixième étaient des citadins et des citadins dont on sait la courante origine.

Certes, le moyen âge a connu d'effroyables fléaux: la peste noire, la

guerre de Cent ans, qui ont proprement ravagé, aux XIVe et XVe siècles, cette Europe florissante. Mais ce sont là des maux extérieurs dont elle s'est bientôt relevée et, en effet, le relèvement agricole s'est opéré, sans innovation essentielle, dans la ligne même de ce qui avait fait l'ancienne prospérité des campagnes. Cette réussite dans l'ascension progressive et dans le relèvement semble bien ne s'expliquer complètement d'ailleurs que par un facteur primordial: l'équilibre matériel et moral de ces paysans médiévaux que M. Grand nous représente «assurés de l'avenir grâce à leurs tenures perpétuelles chargées d'une très modique redevance dont les siècles amenuisent de plus en plus la valeur réelle ou d'une part de denrées immuablement proportionnelle à leur récolte, entourés d'une famille généralement nombreuse, que les produits variés de la polyculture leur permettent d'entretenir et d'installer dans la vie, dégagés de toute obligation civile ou militaire hors de leurs moyens, distraits par une suite de fêtes et de cérémonies, privées ou publiques, familiales, liturgiques ou villageoises, fermes dans une même foi indiscutée, qui leur montre le travail comme la loi universelle et résout pour eux les problèmes inquiétants de la destinée, qui les encourage à une calme acceptation de leur sort par la certitude de la justice éternelle».

Quelque permanence qu'imposent à l'agriculture les conditions de la vie, elle ne dépend pas moins du milieu géographique où elle s'exerce. Le beau livre de M. Grand nous le fait voir commodément, presque page après page, par d'innombrables exemples tirés tout aussi bien de l'œuvre figurée des cathédrales, de la tapisserie de Bayeux ou des vieilles enluminures, par exemple, que des documents d'archives. Le moyen âge campagnard y ruisselle en des chapitres variés où défilent, autour du villageois au travail, les plantes et les animaux, domestiques ou sauvages. Le lecteur suisse sera ravi d'y découvrir, sous des noms de villes et de villages de son pays, mainte réminiscence caractéristique.

Lausanne *Ph. Meylan*

ROBERT FOLZ, *Le Souvenir et la Légende de Charlemagne dans l'Empire germanique médiéval.* (Publications de l'Université de Dijon.) Société d'édition Les Belles Lettres. Paris 1950. XXIV et 624 pages in -8.

C'est un livre d'un contenu extrêmement dense qu'a publié M. Robert Folz. Dense, par l'étendue et le nombre des problèmes étudiés. Dense aussi par la quantité de sources analysées et commentées. Sans qu'il soit possible d'entrer ici dans le détail des recherches si fouillées de l'auteur, il est nécessaire de souligner la rare qualité de ses enquêtes et de bien marquer le caractère d'ouvrage de reférences de son livre, par ses notes et ses bibliographies, et les grands services qu'il est appelé à rendre.

M. Folz déclare d'entrée de cause qu'il n'a pas voulu reprendre tout le thème du livre de Gaston Paris sur l'histoire poétique de Charlemagne mais «de comprendre» la légende littéraire «dans un ensemble de questions